

De BONVILLE, Jean, *Les quotidiens montréalais de 1945 à 1985 : morphologie et contenu* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995), 223 p.

Jocelyn Saint-Pierre

Volume 50, numéro 3, hiver 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305577ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305577ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Pierre, J. (1997). Compte rendu de [De BONVILLE, Jean, *Les quotidiens montréalais de 1945 à 1985 : morphologie et contenu* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995), 223 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50(3), 445–448. <https://doi.org/10.7202/305577ar>

De BONVILLE, Jean, *Les quotidiens montréalais de 1945 à 1985: morphologie et contenu* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995), 223 p.

Le mérite du livre que nous propose Jean de Bonville est double. Pour l'une des rares fois à notre connaissance, voilà une publication qui comporte une étude de contenu à caractère historique faisant largement appel à l'analyse statistique. De plus, la production historique sur la presse québécoise est si rare qu'il faut se féliciter de la parution de ce «document de recherche» publié par l'IQRC et qui porte sur les quotidiens montréalais pour la période de 1945 à 1985.

En effet, au Québec, l'histoire de la presse est encore embryonnaire même si elle a fait récemment des progrès importants. Ce vaste champ de recherche a trop longtemps été laissé en friche par les historiens. Pourtant la presse constitue un objet d'étude fécond. Quel historien n'a pas rêvé de travailler sur une série historique complète, diversifiée et, quand on sait la décoder, objective? En dépit de sa richesse, l'histoire de la presse est encore indigente à maints égards. Contrairement à ce qui se passe ailleurs, en France et aux États-Unis notamment, on a l'impression que, pour les historiens québécois, le journal est une source comme une autre; elle ne l'intéresse pas pour elle-même, mais pour ce qu'elle contient. Rarement en ont-ils fait l'objet de leurs recherches. Cependant depuis quelques années, de plus en plus d'historiens explorent le domaine de l'imprimé et de la presse en particulier. Le pionnier à cet égard est Jean Hamelin avec son répertoire sur la presse québécoise. Claude Galarneau s'y est également intéressé. L'héritage de Jean Hamelin a été repris notamment par des chercheurs regroupés autour de Jean de Bonville et Gérard Laurence de l'Université Laval et de Fernande Roy de l'Université du Québec à Montréal. De Bonville a lui-même publié, en 1988, un ouvrage fondamental: *La presse québécoise de 1884 à 1914: genèse d'un média de masse*.

La démarche de Jean de Bonville s'insère dans un vaste programme de recherches dont l'objectif est de décrire l'évolution de la pratique journalistique contemporaine et d'identifier les conditions de production qui influencent cette pratique de manière déterminante. Pour l'auteur, l'analyse de la

culture d'entreprise des institutions de communication et de la culture professionnelle de leurs travailleurs est indispensable à une bonne connaissance du caractère de la culture contemporaine et des conditions de sa production et de son appropriation. Le présent ouvrage porte sur le résultat de la pratique journalistique, c'est-à-dire les articles qui donnent corps au journal quotidien. On pourra déplorer le choix de la période. Jean de Bonville avait débuté ses recherches en s'attaquant à la période 1884 à 1914; voilà qu'il fait maintenant un bond d'une trentaine d'années. Il faudra combler ce trou chronologique avant de pouvoir dater de façon certaine les phénomènes observés.

Lorsque le chercheur étudie la presse, il se heurte à une quantité phénoménale d'informations à traiter et il est aux prises avec des mètres cubes de papier ou des kilomètres de microfilms. La méthode de l'échantillonnage utilisée dans les enquêtes d'opinion vient à la rescousse du chercheur et lui permet de décrire le tout par la partie en créant un modèle réduit de la population totale. Le problème de l'échantillonnage est extrêmement important, fondamental même, quant à la fiabilité de l'étude de contenu. Sans être invalide, l'échantillon retenu dans cette étude nous apparaît petit. L'auteur, pour justifier cette faiblesse, invoque des raisons d'ordre budgétaire.

Sur les quarante années de la période, cinq tranches annuelles ont été retenues à tous les dix ans: 1945, 1955, 1965, 1975 et 1985. Cet échantillon ne saurait représenter l'ensemble de la période; les phénomènes qui ont pu se produire durant les intervalles ne pouvant être observés. À chacune des années et pour chaque quotidien, six éditions correspondant aux jours de la semaine ont été choisies au hasard. Donc, 120 numéros sur un total possible de 48 000 selon nos calculs, soit seulement 0,25% de l'ensemble. Malgré cela, le corpus représente tout de même 22 000 articles. Bien qu'il veuille étudier l'ensemble de la presse quotidienne de Montréal, l'auteur s'est limité à quatre titres pour constituer son échantillon de journaux. Chacun de ces journaux représente un type de journal: un tabloïd francophone (*Montréal-Matin*, puis *Le Journal de Montréal*), un journal populaire à grand tirage (*La Presse*), son équivalent anglophone (*The Montreal Star*, puis *The Gazette*), un journal d'élite (*Le Devoir*). Cette typologie a été construite non à la suite d'une étude du lectorat mais à partir des témoignages des éditeurs et des gestionnaires des journaux eux-mêmes. Dans l'ensemble, l'échantillonnage des titres est représentatif de l'ensemble de la presse francophone, mais il l'est moins pour la presse anglophone. Les titres retenus représentent entre 67 et 77% de l'ensemble du tirage de tous les quotidiens montréalais publiés durant la période étudiée.

Faite sur les journaux, l'analyse statistique permet à l'historien de la presse de créer une métasource dont l'efficacité est accrue par l'utilisation de l'ordinateur. Dans le cas qui nous préoccupe, le traitement statistique a été fort bien fait. Les observations ont été exploitées sous forme de distribution de fréquences et soumises à deux mesures statistiques: le coefficient de corrélation de Spearman et le coefficient de concordance de Kendall. Le lecteur est inondé d'informations regroupées dans une quarantaine de tableaux et une trentaine de graphiques dont la lisibilité est parfois difficile tant les données sont abondantes.

Qu'en est-il des catégories retenues? Berelson disait que l'analyse de contenu réussit ou échoue suivant ses catégories. Celles qui ont servi de cadre au dépouillement correspondent aux quatre variables dépendantes: objet (douze catégories dont: art, consommation, politique, société et économie), aire géographique (cinq: locale, régionale, québécoise, canadienne et internationale), source (cinq dont: journaliste, collaborateur extérieur et agences de presse) et genre journalistique (neuf: nouvelle, reportage, éditorial, analyse et enquête, chronique spécialisée, chronique d'opinion, critique et recension, etc.). Cette trentaine de catégories a été subdivisée en une centaine de sous-catégories. Il n'y a rien à redire à ce sujet. Cette catégorisation est conforme aux règles de l'art.

L'ouvrage comporte cinq chapitres: le premier décrit la structure et la conjoncture de la presse quotidienne, le deuxième montre les caractéristiques physiques du journal, le troisième en présente le contenu thématique, le quatrième aborde les sources et les genres journalistiques alors que le cinquième situe le journal parmi ses concurrents.

Certains critiques de l'analyse de contenu soutiennent qu'elle ne fait qu'appuyer ce que l'on savait déjà, qu'elle ne sert qu'à prouver l'évidence. Finalement, on n'y retrouve que ce que l'on y a mis. Peut-être. Jean de Bonville arrive à des conclusions attendues. Il admet lui-même que ce sont plutôt des «hypothèses induites» qui devront être soumises à de nouvelles vérifications réalisées sur des échantillons plus grands. Certaines caractéristiques stables et permanentes des quotidiens choisis ont été identifiées. À la suite d'une démarche laborieuse, l'auteur éclaire la relation du journal avec l'actualité. Ainsi entre 1945 et 1985, l'espace consacré au divertissement, à la consommation et aux loisirs augmente aux dépens de l'information et des affaires publiques, et plus particulièrement dans les journaux grand public (*La Presse*). Les articles portant sur l'actualité québécoise acquièrent de l'importance au détriment de l'actualité canadienne, tandis que les nouvelles locales en gagnent sur la vie internationale. Le journal populaire accorde plus d'importance à l'aire locale tandis que le journal d'élite privilégie l'aire internationale. L'intérêt pour le territoire québécois est plus accentué dans les journaux populaires. Les journaux anglophones affectionnent la scène canadienne et locale au détriment de l'aire provinciale. Les thèmes moins liés à l'actualité se développent tandis que ceux associés à la temporalité quotidienne perdent de l'importance. Les chroniques et les analyses progressent aux dépens de la nouvelle. L'édition du samedi se distingue des autres éditions de la semaine. Toutes ces constatations ne sont pas nouvelles. Tous ceux qui ont lu les journaux de cette époque s'en doutaient un peu, mais cette étude vient donner une sanction scientifique à la démarche empirique des lecteurs, des éditeurs et même des chercheurs.

En ce qui concerne la source des articles, on constate que la contribution des journalistes s'accroît progressivement et que la part des autres sources d'information se rétrécit. Seules les nouvelles des agences de presse maintiennent leur position. On est donc en présence d'une professionnalisation du travail de rédaction. Cette tendance est plus prononcée dans un journal comme *La Presse*. La liste des genres s'est allongée: aux reportages, carica-

tures et éditoriaux traditionnels sont venues s'ajouter la critique, l'analyse et les chroniques spécialisées, lesquelles sont plus propices à la subjectivité des journalistes. Le journal, imitant en cela la radio et la télévision, cherche à personnaliser l'information. Ce phénomène est plus marqué dans la presse populaire et dans la presse francophone. Selon de Bonville, le contenu de la presse réagit à l'influence combinée des lecteurs, des annonceurs et des concurrents. Le contenu des quotidiens obéit donc à des règles et à des normes implicites.

L'ouvrage qui s'adresse surtout à des spécialistes, à des chercheurs, et certainement pas au commun des mortels, est un bel exemple d'histoire quantitative. Il devra être complété par une description de l'évolution de la presse quotidienne montréalaise, par celle de l'ensemble du Québec et par une analyse des comportements et des pratiques journalistiques au cours de toutes les époques. Jean de Bonville, coordonnateur du Groupe de recherche en histoire des médias au Québec, est tout désigné pour le faire. Même si l'histoire quantitative faite d'analyses de contenu et de mesures mathématiques est devenue indispensable à l'étude du passé, elle comporte toutefois un danger: l'oubli des acteurs. Il faut se méfier de l'anonymat mathématique qui dispenserait d'une analyse historique traditionnelle. Depuis quelques décennies, les historiens orientent leurs travaux vers de laborieuses compilations basées sur de savantes grilles théoriques lesquelles débouchent souvent sur des synthèses abstraites sans acteur ni personnage. Sans retomber dans les travers de l'histoire traditionnelle, les chercheurs doivent se garder de négliger la dimension humaine des phénomènes historiques. La compréhension du passé passe par un harmonieux mélange des deux.